

POURQUOI ?

Tout ce que vous n'avez jamais osé ou pensé à demander sur la montagne

Because it's there. Telle fut la réponse de l'Anglais George Mallory aux journalistes qui lui demandaient sans relâche pourquoi il voulait gravir l'Everest. Dans la lignée de cette historique sentence, voici une série de questions – réponses sur la montagne qui ne laissera aucun lecteur indifférent au regard d'informations finalement pas si connues que ça.

Pourquoi parle-t-on d'alpinisme sur tous les massifs du monde ?

C'est un terme anglais, *mountaineering* (dérivé de *mountaineer*, littéralement « montagnard »), qui fut utilisé dès 1803 pour désigner les hommes qui s'aventuraient vers les sommets des montagnes. Cette activité prit son essor au cours du XIXe siècle, sous l'impulsion de grimpeurs aristocrates souvent britanniques, chez qui la culture du sport était importante. L'activité se développa surtout dans les Alpes, alors facilement accessibles par chemins de fer.



Le terme « alpinisme » apparaît pour la première fois en 1877 dans une publication du Club alpin français. Son étymologie fait référence au massif éponyme, lieu historique de la naissance et du développement de l'escalade.

Par la suite, les termes de pyrénéisme, andinisme ou himalayisme sont apparus. Mais on a conservé le mot générique d'alpinisme pour décrire l'activité des montagnards. Quant au « style alpin », c'est une expression utilisée essentiellement en Himalaya pour préciser que l'ascension s'effectue sans cordes fixes, sans porteurs et sans oxygène.

Pourquoi utilise-t-on le terme « dévisser » lorsqu'un grimpeur chute ?

Une courte plongée étymologique permet d'apprendre que le mot « vis » vient du latin *vitis* qui désignait la vrille des plantes grimpantes ou rampantes. Il n'y a donc qu'un pas à franchir pour penser que le grimpeur, à l'image de la plante grimpante, est vissé au rocher. Et que lorsqu'il tombe, il dévisse de la paroi.

Il existe aussi une explication plus poétique qui évoque le dévissage du grimpeur comme une effrayante hélicoïde imaginaire.



Pourquoi les Polonais excellent-ils en himalayisme ?

C'est dans les années 1980 que les grimpeurs Polonais ont été surnommés *les guerriers des glaces*. Cette appellation est liée au fait que ceux-ci ont été les premiers à s'attaquer aux 8 000 mètres en plein hiver, réussissant ainsi neuf des treize premières hivernales de ces sommets extrêmes.

L'un des plus forts grimpeurs de cette époque, Piotr Pustelnik, explique : « *nous avions le malheur de vivre derrière le rideau de fer et nous n'avions pas pu participer à la conquête de l'Himalaya dans les décennies précédentes comme nos collègues occidentaux. Lorsque finalement nous avons pu y aller, tous les sommets étaient déjà pris. Alors notre collègue Andrzej Zawada a eu l'idée de les escalader en hiver ce que personne n'avait jamais fait.* »

Forts de leur expérience hivernale acquise dans les montagnes polonaises des Tatras, les Polonais se sont d'emblée attaqués à l'Everest (« *si on doit échouer à grimper un 8 000 mètres en hiver, autant que ce soit l'Everest* », Andrzej Zawada).

En 1980, ils défient donc *Chomolungma*, « la déesse mère ». Dans des conditions dantesques - camp III détruit par les vents, températures glaciales (jamais plus de - 40° au camp III) et neige à outrance - Leszek Cichy et Krzysztof Wielicki atteignent le sommet où ils laissent leur thermomètre en guise de preuve, tout en signalant que s'il ne s'agissait pas de l'Everest, ils auraient fait demi-tour. Leur exploit à l'Everest est alors célébré jusqu'au Vatican par le pape, Polonais, Jean-Paul II.



Leszek Cichy et Krzysztof Wielicki

Dans la foulée, les Polonais gravissent d'autres sommets en hiver comme le *Manaslu* en 1984, le *Dhaulagiri* et le *Cho Oyu* en 1985, l'*Annapurna* en 1987, avant que plusieurs d'entre eux n'y laissent la vie (Jerzy Kukuczka dévisse dans la face sud du Lhotse en 1989). La crise économique liée à la chute du mur de Berlin freine aussi les expéditions.

Les Polonais signent leur retour avec une nouvelle génération de *guerriers des glaces*, qui réussissent des premières hivernales sur le Gasherbrum I (2012) et le Broad Peak (2013), entachées toutefois encore d'accidents mortels. Ce sont aussi eux qui sauvent Élisabeth Revol en 2018 sur le Nanga Parbat, alors qu'ils s'attaquaient au K2, le dernier 8000 vaincu en hiver.

Pourquoi les grimpeurs choisissent-ils des chaussons trop petits pour leurs pieds ?

Quiconque a déjà glissé les pieds dans des chaussons d'escalade sait ô combien la douleur est grande. Car en enfilant ces charentaises très spéciales qui font jusqu'à trois pointures en dessous de la taille normale, le *peton* se retrouve recroquevillé et martyrisé. C'est pourtant la règle qui sied pour tout grimpeur qui veut exploiter au mieux ces engins de tortures.

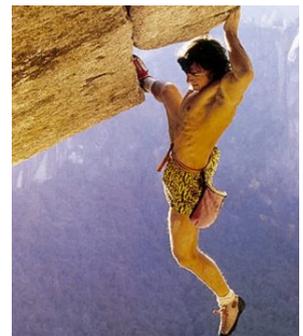
En effet, comme le pied agit en appui sur une très faible surface, le chausson de petite taille permet au pied d'être en flexion plantaire forcée au niveau des articulations entre le tarse et le métatarse, ce qui évite qu'il fléchisse. De plus, l'espace très réduit au niveau de la pointe sollicite fortement les orteils qui se retrouvent en flexion resserrés les uns contre les autres, ce qui permet d'augmenter artificiellement la puissance d'action.

Pour autant, si la douleur est trop forte, elle peut court-circuiter les sensations. Alors, à moins de s'engager dans des voies extrêmes, inutile de pousser trop loin la logique de la petitesse des chaussures.

Pourquoi la plupart des grimpeurs sont-ils pieds nus dans leurs chaussons ?

Si le célèbre Wolfgang Güllich s'aventurait dans du 9 avec des chaussettes, la plupart des grimpeurs actuels n'ont toutefois pas suivi cette mode. Pourtant, les 0,5 mm d'épaisseur de la chaussette offrent un confort et une hygiène indiscutable, fort appréciés du cordonnier.

Malgré tout, les arguments des va-nu-pieds sont bien réels. Sans chaussette, le pied ne glisse pas dans le chausson (quoiqu'avec la transpiration...). De plus, les sensations sont plus fines. Enfin, c'est quand même moins ringard de grimper sans chaussettes qu'avec des espèces de micro bas inesthétiques à souhait.



Pourquoi respire-t-on moins bien en altitude ?

Phénomène connu de tout montagnard qui se respecte, la difficulté à respirer en altitude s'explique de manière tout à fait rationnelle. L'air contient 21 % d'oxygène et 78 % d'azote (et quelques autres gaz en faible proportion). Avec l'altitude, et donc une attraction terrestre moindre, la pression diminue. Autrement dit, un même volume d'air contient moins de molécules (oxygène...) qu'au niveau de la mer. C'est ainsi qu'au sommet de l'Everest, la pression atmosphérique est trois fois moins importante qu'au niveau des flots. On respire donc un air trois fois moins chargé en molécules.



De plus, la diminution de la pression partielle en oxygène dans les alvéoles pulmonaires affecte l'efficacité du transport de l'oxygène par les globules rouges, tout comme la diminution de la pression en oxygène dans le sang dégrade les échanges gazeux musculaires.

Du coup, l'organisme s'adapte à court terme en augmentant la fréquence respiratoire, mais aussi à moyen terme en multipliant le nombre de globules rouges.

Pourquoi fait-il plus froid en montagne alors qu'on est plus près du soleil ?

C'est un fait, ça caille en montagne. On sait d'ailleurs que la température de l'air diminue d'un degré tous les 150 mètres. Pourtant, plus on monte et plus on est près du soleil. Oui, mais ce dernier est quand même à 150 millions de kilomètres de la Terre !

L'explication de ce phénomène de froid est en fait une question de pression atmosphérique, même si l'air chaud qui monte devrait réchauffer la température en haute montagne. Mais comme cet air chaud qui s'élève rencontre une atmosphère où la pression est de plus en plus faible, cette baisse de pression détend l'air, ce qui le refroidit de 6,5 °C chaque fois qu'il gagne 1000 mètres d'altitude.

De plus, la température de l'air est aussi influencée par le contact avec le sol. Il faut ainsi savoir que celui-ci accumule ou perd de la chaleur différemment en montagne et dans la plaine. Car comme la densité

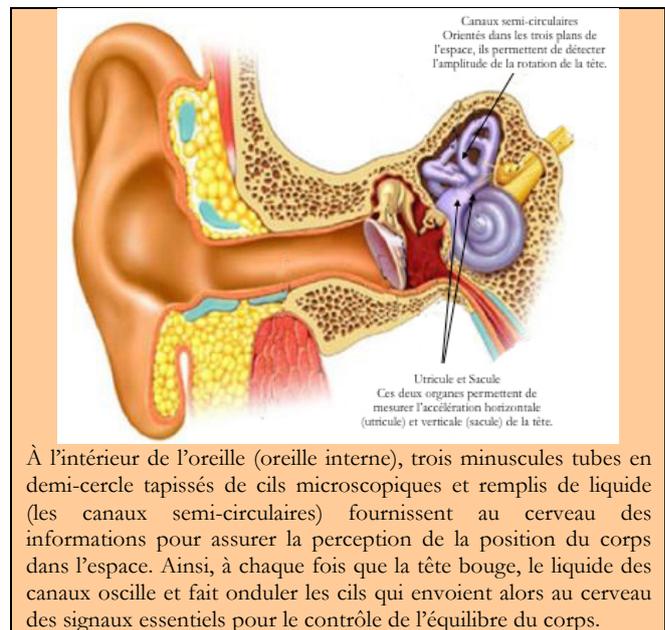


de l'air est moins importante en altitude, cela réduit le nombre de molécules dans un même volume. Du coup, si les rayons du soleil sont moins freinés, cela empêche aussi de conserver la chaleur près du sol. Ce qui explique aussi le ressenti rapide de froid dès qu'un nuage passe en montagne.

Pourquoi a-t-on le vertige ?

Pour se maintenir en équilibre, le cerveau ajuste en permanence les informations fournies simultanément par l'œil, l'oreille interne, la peau, les muscles et les tendons.

Toutefois, un vertige peut survenir lorsque ces informations se contredisent. C'est le cas notamment chez les alpinistes lorsque les pieds et l'oreille interne signalent au cerveau une position stable sur le rocher, alors que les yeux indiquent que le corps est dans le vide. Cela provoque alors une sensation de déséquilibre et donc de vertige, ce qui n'arrive pas lorsque les pieds sont aussi dans le vide (parapente...). Le corps réagit alors avec une sensation de déséquilibre, de peur, une vision altérée, voire des nausées ou céphalées.



Pourquoi risquer sa vie en montagne ?

Vaste et lancinante question qui concerne les alpinistes, mais aussi tous celles et ceux qui mettent en jeu leur intégrité physique alors qu'ils n'y sont pas obligés.

Vu de l'extérieur, il paraît incompréhensible et inconscient de « jouer sa vie » dans cette *conquête de l'inutile* qui consiste à défier des montagnes voraces. D'autant plus que les discours avancés par ces trompe-la-mort que sont les montagnards n'éclairent pas toujours les motifs profonds qui les animent : recherche de liberté, sensations fortes, aventure collective, beauté des montagnes... Autant d'explications trop superficielles pour réellement comprendre la mise en danger et la souffrance que s'infligent les alpinistes.

Un premier registre d'explication concerne des difficultés psychologiques enfouies chez ces hommes et femmes qui trouvent dans les ascensions de montagnes un moyen de surmonter un traumatisme passé. Ainsi, selon le journaliste François Carrel (*Pierre Beghin, l'homme de tête*, 2004), l'alpiniste Beghin « souffrait d'une névrose jamais résolue liée à son frère aîné disparu, ce bébé malade né et mort avant lui dont on ne parlait jamais ». L'escalade extrême peut aussi servir à dépasser une forte angoisse relationnelle comme en témoigne les accents sexuels omniprésents dans le vocabulaire montagnard (*montagne inviolée ; on l'a eue...*). Et dans un monde très masculin, grimper une montagne serait alors plus facile que d'affronter des filles.



Toujours dans le registre psychologique, la recherche chimérique du bien-être peut aussi passer par un investissement physique et psychologique maximal qui absorbe toute l'énergie de l'alpiniste jusqu'à ce que, épuisé, il s'endorme en ne pouvant plus penser à sa propre vie.

Différemment, le risque solitaire en montagne offre un espace dénué de stress relationnel dans lequel l'alpiniste peut s'aventurer jusqu'à flirter avec la mort. Paradoxalement, les sommets offrent également un lieu de vie collective qui, à travers la cordée, génère un lien et une reconnaissance sociale, qu'il peut convenir de préserver jusqu'à la mort.

Il faut aussi évoquer l'addiction qui peut s'opérer chez certains alpinistes dont l'investissement compulsif et sans fin étonne. Ces chercheurs de sensations fortes trouveraient ainsi dans leurs ascensions extrêmes un moyen de produire des substances (enképhalines) génératrices de plaisir. Mais cela provoquerait en même temps un irrépressible besoin de renouveler ces expériences pouvant aller jusqu'à la dépendance.

Enfin, la dimension profondément existentielle de l'alpinisme - *je l'ai fait* - constitue un puissant ressort à l'engagement vital. Confrontation à ses propres limites, création d'un nouvel itinéraire, nouvelle manière de grimper (plus vite, sans corde, en hiver...) constituent ainsi des moyens privilégiés pour connaître et définir son identité. La prise de risque devient alors à une mise à l'épreuve profondément identitaire de soi-même. Pour David Le Breton (*Un pari pour exister*, 2003), « les conduites à risque forment une manière ultime de fabriquer du sens et de la valeur (...) elles s'opposent au risque bien plus incisif de la dépression ou de l'effondrement radical du sens ». On peut d'ailleurs penser que cette démarche prend un relief particulier dans la mesure où elle se déroule vers le haut des cimes, où l'individu se domine et domine les autres. Notons d'ailleurs que ce dernier aspect constitue un biais pernicieux pour celles et ceux qui recherchent à tout prix une existence médiatique.

L'impact politique et culturel de la prise de risque

Le nationalisme allemand des années 1930 aida bien des cordées d'alpinistes à gravir des parois célèbres et à renforcer les valeurs aryennes de volontarisme, courage et force.

En 1950, la conquête du premier 8000 par l'expédition Herzog, fut considérée comme une aventure nationale Gaullienne, dont l'un des buts était de restaurer l'image du français combattant, écornée par l'humiliation de la défaite de 1940 et des années grises qui suivirent.

En 2002, Viviane Seigneur a réalisé une étude sur les candidats à l'ascension de l'Aconcagua où elle mettait en évidence des comportements très différents selon les nationalités. Ainsi, les Japonais ou Sud-coréens présentaient un taux de mortalité beaucoup plus important que la moyenne, interprété comme le refus de perdre la face, de rebrousser chemin sans avoir atteint l'objectif. Les Italiens, Suisses, Français et Autrichiens, enrobés d'une culture commune du style alpin, mettaient l'accent sur la vitesse en pensant que celle-ci permettait d'éviter le danger (ces nationalités restaient dans la moyenne de mortalité). Enfin, aucune perte n'avait été déplorée chez les Scandinaves et les Canadiens. Moins traditionnalistes que dans le reste de l'Europe, ils restaient des personnes beaucoup plus pragmatiques qu'idéologiques.

Reste que si la prise de risque en montagne est bien réelle, elle permet aux alpinistes de trouver un équilibre. Comme quoi, « la conquête de l'inutile n'est pas inutile » (B. Amy, *Les motivations de l'alpiniste*, 2014).